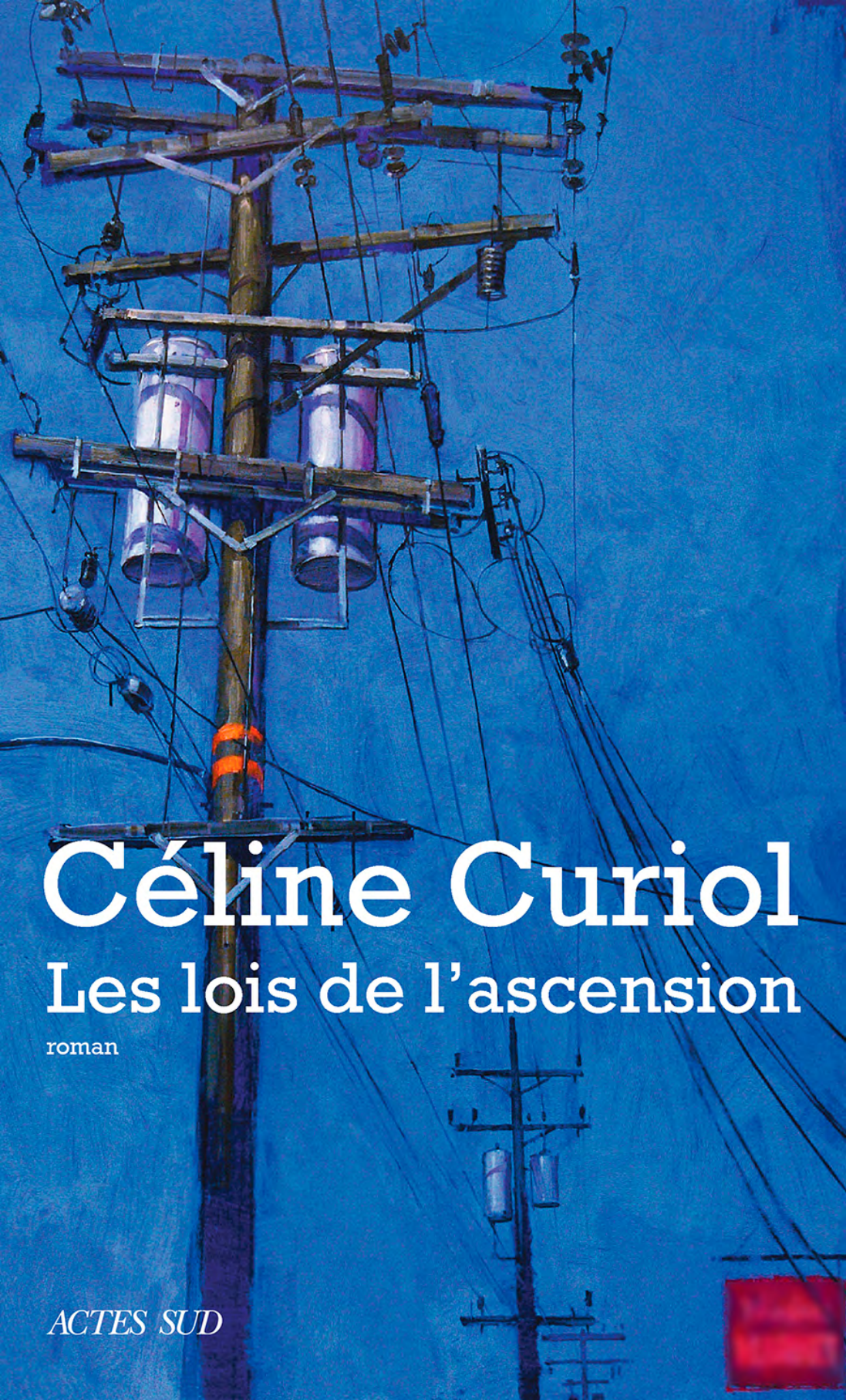

Céline Curiol

Les lois de l'ascension

roman

ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

VOIX SANS ISSUE, Actes Sud, 2005 ; Babel n° 782.
PERMISSION, Actes Sud, 2007 ; Babel n° 1002.
ROUTE ROUGE. VOYAGE EN SIERRA LEONE, Vagabonde, 2007.
EXIL INTERMÉDIAIRE, Actes Sud, 2009 ; Babel n° 1125.
L'ARDEUR DES PIERRES, Actes Sud, 2012 ; Babel n° 1263.
À VUE DE NEZ, Actes Sud, coll. "Essences", 2013.
UN QUINZE AOÛT À PARIS. HISTOIRE D'UNE DÉPRESSION, Actes Sud, 2014 ; Babel n° 1360.
LES VIEUX NE PLEURENT JAMAIS, Actes Sud, 2016 ; Babel n° 1532.

Illustration de couverture : © Gilles Marrey

© ACTES SUD, 2021
ISBN 978-2-330-14386-2

CÉLINE CURIOL

LES LOIS DE L'ASCENSION

ACTES SUD

Peut-on imaginer plus grand miracle que celui qui a lieu lorsque nous nous regardons dans les yeux les uns les autres l'espace d'un instant ?

Henry David Thoreau, *Walden*.

Et ce qui était une façon de vivre devint un sujet de révolte.

Jean Claude Ameisen,
Dans la lumière et les ombres.

À l'Amour.

ÉTÉ

ORNA

C'est l'enseigne qui ressuscite, à chaque passage, à chaque fois qu'elle capture son regard, la même impression. Elle pourrait être ailleurs et rien ne serait différent. Ce serait une autre ville. Elle y circulerait à bord d'un taxi comme à présent ; elle filerait sur une route semblable au périphérique, bercée par le ronronnement d'un moteur dans le sillage d'une flotte de phares rouges remontant une colonne de phares blancs. La succession des édifices rectangulaires, l'alternance des fenêtres des appartements tapis dans l'ombre, des bureaux si pleins de lumière et si vides de gens, offrent à la vue trop peu de signes distinctifs pour briser l'illusion. L'enseigne souvent lui joue ce tour, quand la nuit estompe ce qui la forcerait à savoir où elle se trouve.

Elle circule comme elle circulerait dans n'importe quelle métropole, transportée en silence par un homme qui n'est qu'un regard lointain dans un rétroviseur central. Traversés à vive allure, les quartiers qui bordent les voies rapides se confondent. Rectilignes, emmurés dans leurs proportions géométriques, dépourvus de monuments étonnants. Degré zéro de la fantaisie. Un regroupement organisé, contrôlé, pragmatique, symbole de la victoire de l'Homme sur sa vulnérabilité animale. Mais la nuit efface la triste banalité de ces lieux, les amplifie pour en faire un décor plus majestueux. De ces constellations quadrillées de lumières, de cette ébauche de féerie, elle tire une espèce d'espoir.

Selon le calcul des GPS, le périphérique est le chemin le plus rapide, celui que les chauffeurs insistent pour suivre. Des centaines de fois, elle a effectué ce parcours et ne songe plus, en s'installant à l'arrière, à demander un itinéraire différent ainsi

qu'elle le faisait au début, quand lui prenait encore l'envie, après les heures enfermée, d'un détour dans Paris. Dorénavant, c'est la flemme qui l'enserre quand elle s'affale sur la banquette, la flemme de parler, d'exiger, quand elle n'a enfin plus rien à décider. Elle ne songe pas au lendemain, elle se convainc qu'elle est ailleurs. Même si c'est faux, un soulagement s'ensuit. Les lettres de néon rouges de l'enseigne inscrivent dans sa pensée comme au bas du ciel un appel au bonheur, un slogan commercial.

Life is good

Le taxi la dépose au bas de sa rue pour éviter le détour imposé, à cet endroit, par une absurde succession de sens interdits. Les quelques minutes de marche qu'elle s'accorde alors l'apaisent, lui permettent de se rappeler qu'elle respire et qu'ici, dans cette ruelle déserte comme en d'autres points du globe, aucune catastrophe ne fait rage. Il arrive aussi qu'au cours de ces quelques mètres, l'envahisse le sentiment aigu de sa propre inutilité ou de la futilité du travail accompli huit heures durant. La fatigue, veut-elle se rassurer au moment où son regard repère quelque chose devant l'immeuble, au milieu du trottoir. Son regard plonge dans cette masse incongrue, intempestive, cherchant à l'identifier.

Des sacs poubelles jetés par des voisins négligents, ou alors… Elle ralentit, ne quittant plus des yeux cette opacité en surimpression sur la pénombre : ses contours sont en train de prendre forme. Trois saillances, bosses d'une hanche, d'une épaule, d'un crâne. Alors donc un corps. Devant la porte à double battant qui est celle qu'elle doit pousser pour rentrer chez elle, un corps inerte. Le cognement dans sa poitrine lui devient perceptible. Alors donc un corps. Celui d'un homme, les femmes ne finissent pas couchées par terre dans cet état, c'est une certitude qu'elle a soudain, un homme, cheveux noirs, peau mate, emmitouflé dans une espèce d'édredon déchiré, dont la tête repose à même l'asphalte. La porte est proche et la bouche de l'homme entrouverte, ses yeux fermés, sur lesquels elle jette un coup d'œil furtif en contournant frôlant le corps, dont elle perçoit le souffle, à moins qu'elle ne le voie au vague soulèvement de ses vêtements. Elle en est sûre, il n'est pas mort.

Alors qu'est-il pour s'être effondré ainsi, clodo si soûl qu'il n'a pu pousser plus loin, drogué, dément ? Une dénomination l'aiderait à décider ce qu'elle se doit de faire pour ce corps en tas qui ne lui dit rien de bon. Le toucher, pour voir, vérifier quoi, l'aider, comment, il y en a d'autres, tant d'autres, et ce n'est pas elle qui va… et puis il s'agit peut-être d'une ruse. Si brusquement il se redressait, brandissait la main vers elle, chopait sa cheville, sa cuisse, pour l'attraper, la violer, la bouffer. Elle compose le code alors que l'homme demeure inerte puis referme la porte tout aussi vite, le ventre ceinturé par la peur.

Elle attend de l'autre côté de la paroi, écoute, n'entend que son propre souffle rapide, mais pas l'homme, pas mort mais si peu vaillant, misérable dans son abandon. Elle regarde l'interrupteur qui commande la gâche électrique. Elle est celle qui sait qu'il gît là ; n'a-t-elle pas le devoir de vérifier qu'il n'est ni blessé ni malade ? À moins qu'il n'ait seulement fui dans le sommeil. Les chutes inopinées et les réveils n'importe où après une cuite, il en a sans doute l'habitude, comme elle a l'habitude de croiser des types aux encoignures des murs, sales et puants. On dit qu'il y en a de plus en plus dans Paris, elle l'a constaté, qui quêtent les richesses des passants pressés qui de moins en moins leur donnent ; à force, elle aussi résiste plus souvent qu'elle ne cède, une petite pièce, une cigarette, un ticket-restaurant. Mais pourquoi pas, elle gagne un salaire conséquent, quelle est cette désapprobation butée à laquelle elle se tient ? Elle pourrait ressortir mais ouvre la seconde porte d'entrée, grimpe l'escalier jusqu'au premier étage. Elle fuit parce qu'elle s'imagine à sa place, imprégnée de haine et cherchant, à la première occasion, à rendre l'humiliation et l'injustice subies. Après quelques pas sur le parquet, elle ôte ses talons pour ne réveiller personne.

Elle s'est déshabillée. Il fait chaud dans la chambre mais elle hésite à ouvrir la fenêtre. Elle s'allonge sur les draps, à quelques mètres au-dessus de l'homme en bas couché, dans cette pièce confortable où ont été disposés des objets jolis, ses repères et ses totems. L'un, dehors, l'autre, dedans. Les choses ici sont comme ça, aussi inévitables que le surgissement de la vie et de la mort. Fortunés et démunis, malgré des siècles de progrès, à jamais

divisés, un mal dont l'espèce humaine ne s'est encore remise. Il n'y a pas longtemps, elle a vu, rue Saint-Honoré, une femme, ses deux gamines, camper au coin d'une boutique Hermès, ignorés par les chics et volubiles braves gens qui défilaient là. C'était choquant, tant de fric et de misère juxtaposés, mais personne ne réagissait. Au moins, à cet endroit, elles étaient protégées, avait-elle fini par conclure pour ne plus y penser.

Être conscient de ses privilèges est une forme d'antidote à la culpabilité qu'il faudrait être sot pour ne pas rejeter en bloc. Voilà ce qu'elle se dit. Toutes les méthodes de développement personnel insistent sur ce point : la culpabilité affaiblit l'être humain, le ronge, l'étouffe, le rend dépendant ou agressif. À chacun son rang, à chacun ses problèmes, au fil des naissances, des ressorts mystérieux de la chance. Se mêler du malheur d'autrui comporte des risques ; des agences et des institutions existent pour gérer ce genre de situations. Elle doit dormir, se lever tôt le lendemain. Ce type en bas est forcément un peu responsable de ce qui lui arrive. Qu'est-ce qu'elle y peut, elle, s'il en est là… D'autres l'ont vu et n'ont rien fait non plus.

Elle ferme les yeux. Quelques instants, l'enchaînement cesse puis l'image de l'homme à terre se reforme, lancinante, s'immisce là où elle voudrait l'éviter. Dormir. Au lieu du moelleux du matelas, elle éprouve la dureté pénétrante de l'asphalte. Comment dormir sans être sûre qu'une porte soit fermée, sans même qu'il y en ait une ? Aucun pas ne résonne dans la rue. Elle se tourne, s'installe autrement. Dormir mais elle ne dort pas, imagine un vide qui aspire et disloque, l'immense vide que doit créer l'absence de refuge.

Elle se lève, enfile une veste. Le grincement du volet déborde le silence malgré ses précautions. Elle se penche par-dessus la rambarde ; il est au même endroit, dans la même position. Elle regarde, guette un mouvement, mais pas un, à moins qu'elle ne soit trop haut pour le voir. Tout à l'heure, il n'était pas mort, elle l'avait su. Mais maintenant ? Il dort ; les cadavres dans les rues à Paris, ça n'existe pas. Elle veut réfléchir mais elle n'a en tête que des séries tronquées de gestes dont elle peine à prévoir l'effet. Redescendre lui parler, l'interroger, simple, humain, mais

ensuite, tout lui paraît trop compliqué. Elle ne va quand même pas le porter, le traîner, et puis où ? Lui offrir son canapé ? Non.

Il y a des années, sa mère en avait eu l'idée, une Rom qui mendiait dans sa rue, elle avait voulu proposer à la jeune fille de venir chez elle, le temps de refaire surface, tu vois ? Non, elle ne voyait pas et elle l'avait disputée, maman tu exagères, et les risques, tu y penses aux risques, parce qu'il y avait toujours des risques dans ce genre de situation, une pauvre catapultée dans le confort et l'opulence même relative de retraités, ça pouvait la rendre envieuse, roublarde, tu ne crois quand même pas que vous allez devenir copines ? Remparts des classes. Sa mère s'était rendue à ces arguments, et elle, à la certitude que sa mère s'ennuyait ferme pour envisager pareille folie. Orna laisserait le type, il en avait vu d'autres. Quelqu'un finirait par réagir.

Des taches de lumière bleutées ondulent au plafond. Curieux et beau, se dit-elle en entrouvrant les paupières. Elle a somnolé, combien de temps ? Elle perçoit le ronflement d'un moteur. Elle se précipite, débloque les volets. Quelqu'un les a appelés, des cœurs moins éteints que le sien subsistent. Leur camionnette rouge est garée sous la fenêtre, son gyrophare tournant en silence, trois hommes, habits bleu marine, force, aplomb. L'un d'eux est accroupi près du type qui s'est redressé sur un coude, les deux autres pompiers en vigies, poings sur les hanches. Elle entend qu'ils lui parlent, elle n'entend pas ce qu'il dit, la voix de l'homme plus faible malgré son timbre. Les pompiers l'empoignent sous les aisselles, l'aident à se remettre debout, l'édredon à ses pieds comme une flaque épaisse. L'un d'eux pose plusieurs questions, l'autre hésite, elle ne voit que son dos étroit, ses épaules rentrées. Les mêmes questions à nouveau d'un ton plus ferme, pourquoi est-il là ? Où vit-il ? L'homme hésite encore. Enfin un mot est prononcé, un seul avec un accent qui en creuse l'étendue. *Réfugié*. Même de loin, elle a entendu le mot qui prend comme la glace. Des réfugiés, elle en a vu récemment dans le quartier, elle tente de se souvenir où, quand l'homme lâche un autre mot. Tunisie.

La foule amassée sur l'avenue Bourguiba, les manifestants barrant les rues, arrachant les affiches de Ben Ali, brandissant

le drapeau tunisien, bouches hurlantes, enragées, des hommes courant, fuyant des policiers, paniques, jets de pierres, gaz lacrymogènes, un corps dans une mare de sang, la poitrine couverte de mains s'efforçant de le réanimer. Les images qui lui reviennent sont celles qui avaient défilé à intervalles réguliers sur les écrans des téléviseurs de la Rédaction. Les présentatrices commençaient à utiliser l'expression *révolution de jasmin*, que leurs lèvres brillantes de rouge répétaient avec emphase, tel un slogan publicitaire, un nom de parfum. Puis les journalistes de son service s'y étaient mis. La révolution de jasmin, mais vous sortez ça d'où ! Elle avait fini par le leur reprocher. Écrivez juste "révolution", ça suffira.

Tunisie, répète le pompier. Le réfugié hoche la tête. S'il avait vu ces images cadrées, minutées, diffusées en boucle, il devait surtout avoir éprouvé la réalité que celles-ci prétendaient montrer. Version intégrale, pas de montage, pas d'échappatoire, en plein dedans. Voir sentir entendre la révolte du peuple. Y prendre part et goût. En bas, elle l'entend gémir, un râle plaintif ; deux pompiers lui ont attrapé les bras, il secoue la tête, ose à peine se débattre, essayant de parler, mais ses paroles ne sont que bouillie aux oreilles de ceux qui l'emmènent. Aucun papier probablement. En Tunisie, trente pour cent des jeunes diplômés sont au chômage. Elle va descendre leur expliquer, elle peut faire cela au moins, n'est-ce pas son métier, informer ?

Le dernier pompier est en train de monter dans la camionnette lorsqu'elle émerge de l'immeuble, veste sur pyjama, lacets défaits. Monsieur ! Le pompier se fige, tourne la tête, la dévisage froidement. Elle qui croyait que tous les pompiers étaient des gars sympas. La lumière du lampadaire éclaire son visage : c'est un gamin, vingt-cinq ans à peine. Elle n'a rien préparé, pas réfléchi, ne sait même pas exactement ce qu'elle veut, sauf empêcher qu'ils traitent mal ce type dont le regard derrière la vitre si proche vient de se ficher dans le sien avec une force inattendue. Le réfugié la regarde mais elle ne sait comment ; deux intenses feux noirs, alertes, farouches, l'aspirent.

Il y a un problème ? Le pompier est agacé. Je l'ai vu tout à l'heure, dit-elle, et son regard revient, comme aimanté, vers

les yeux du réfugié dans lesquels elle essaie de cerner une pensée. Il est tunisien ? Le pompier fronce les sourcils comme si la question avait un sens qui lui échappe. Il est tunisien. De l'intérieur du véhicule, tous la regardent, la somment d'expliquer son apparition dans cette ruelle vide en pleine nuit, son intervention sans motif. La Tunisie a traversé une période de troubles, vous le savez peut-être, et des gens doivent partir, n'ont pas le choix… pour survivre. C'est une leçon qu'elle leur donne ; elle aimerait parler sur un autre ton. Elle voudrait sourire au réfugié pour l'apaiser un peu, mais son sourire est tordu par la crainte qu'il ne le prenne pour une séduction.

Madame, on ne va pas rester là. Une folle, il la prend pour une folle, alpaguant le premier venu pour lui débiter des trucs entendus aux informations. Une portière a claqué, celle du pompier qui s'est installé à l'avant. Son doigt frappe contre la vitre, le geste est parti avant qu'elle ait le temps d'y réfléchir. Le pompier dit quelque chose à son collègue, abaisse la vitre, soupire. Écoutez… Où l'emmenez-vous ? Son ton a la fermeté qu'elle emploie quand une urgence éclate à la Rédaction. À l'hôpital, il est blessé à la jambe. Tout à l'heure, elle n'avait pas vu de sang. Elle soutient le regard impatient du pompier, vingt ans de plus que ce gamin, elle ne va pas capituler. Quel hôpital ? Hôpital Saint-Louis et maintenant, bonne nuit. Il remonte la vitre, la voiture démarre ; elle a tout juste le temps d'adresser un petit signe à l'homme qui frotte son visage des deux mains.

Une brise légère s'enroule autour de ses mollets. Elle est debout au bord du trottoir. Les feux arrière de la camionnette viennent de disparaître à l'angle de la rue. À travers le coton du pyjama, elle éprouve la douceur du jour qui s'annonce. Par terre, aucune trace, pas même une tache de sang sur le gris terne. L'homme avait été étendu sur cet emplacement puis emmené, il n'y était plus, fin de l'incident. Parler, voilà tout ce qu'elle avait su faire. Une à une, elle compte les marches de l'escalier, un truc idiot qu'elle utilise parfois pour interrompre le flot de ses pensées. Dix-neuf marches en pierre, ainsi qu'un collègue l'avait un jour affirmé : dans tous les immeubles parisiens XIXe, dix-neuf marches jusqu'au premier. Ça n'avait pas de sens particulier,

c'était un fait. Le réfugié a-t-il compté les kilomètres parcourus pour atteindre Paris ? La volonté requise pour parvenir jusqu'ici devait être phénoménale.

Quand elle voyage en train ou en avion, une place lui est réservée, tablette, siège inclinable, lumière orientable ; le confort de ces voyages ressemble à celui de sa vie, où elle obtient ce qu'elle veut grâce à l'usage de séries de codes. Codes bancaires, codes vestimentaires, codes socioprofessionnels. Elle appartient à un système et ce système promet d'assurer sa survie tant qu'elle se plie à ses règles. Depuis son enfance, elle s'y est astreinte ; elle a passé des tests, des examens, des entretiens, toujours avec la certitude qu'en remplissant les conditions fixées, en obéissant aux ordres tacites, en présentant l'apparence souhaitée, elle réussirait. Le réfugié, lui, a "tenté sa chance" ; il s'est élancé sans connaître le point de chute, ne comptant que sur son endurance et la solidarité de quelques congénères. Un choix fort optimiste ou désespéré que de s'en remettre au hasard. Personne dans l'entourage d'Orna n'en serait capable. On chérit les garanties et les procédures, on prévoit, on s'assure, on verrouille les variables. L'errance est échec, quelle que soit l'ambition ou la force de celle ou celui qui s'y livre.

Ils fument au soleil à la pause déjeuner par petits groupes, ne quittant pas l'espace du pan incliné qui conduit à l'entrée du bâtiment. Tous les jours, à heures plus ou moins fixes, ils viennent respirer au-dehors, échapper au confinement des open spaces, aux éclats de voix qui y ricochent à tort et à travers, à l'air usé des systèmes de ventilation, à l'éclairage cruel des trop nombreux néons qui vibrent au-dessus de leurs têtes, à l'encadrement des baies vitrées, fausses promesses d'horizons vers lesquels ils n'ont jamais le temps de lever les yeux. Ils commentent les dernières facéties d'une personnalité politique, la mort d'un artiste de renom, la récente hécatombe d'une guerre lointaine ; ils parlent vacances ou politique ; ils acclament le soleil même s'il leur fait froncer les paupières, s'agacent de la pluie quand elle les force à écourter leur récréation ; ils se plaignent d'un collègue, d'un supérieur hiérarchique, du fonctionnement de leur service, puis ils remontent, se réinstallent à leur poste et s'affairent jusqu'au prochain intermède.

D'un mouvement des lèvres, elle salue certains avant de passer les portes vitrées, de placer son badge devant la cellule de lecture des portillons automatiques. Six ascenseurs font la navette entre les huit étages du bâtiment, chaque arrêt annoncé par un tintement de cloche, tel celui qui lui fait lever la tête. Deux femmes l'ont précédée, poursuivant leur bavardage sans lui prêter attention lorsqu'elle monte dans la cabine dont elle ressort, deux étages plus haut, en s'abstenant de les saluer. Dans l'espace réduit des cabines se jaugent les adeptes des politesses et les réfractaires aux interactions. Comme cette jeune fille dont elle se souvient, en remontant le couloir moquetté, qui avait passé quatre étages à s'admirer tranquillement dans la glace. Elle l'avait observée, fascinée par ce que la modestie lui aurait dicté de refréner, Narcisse et son mythe rendus brusquement obsolètes.

Dans la salle de rédaction, les bureaux ne sont pas tous occupés. Les rédacteurs de l'après-midi arriveront plus tard et elle songe qu'elle doit sans tarder planifier la rotation des équipes pour le mois prochain.

Un site d'information ne pouvait demeurer statique au risque d'être jugé inopérant. Certains médias en ligne avaient cherché à s'opposer à cet impératif en ralentissant les fréquences de publication, mais elle doutait qu'ils y aient gagné. La bête était aussi vorace que les internautes qui surfaient à sa traîne. Pour survivre, un site devait être animé et alimenté en informations nouvelles, de préférence surprenantes, originales, décalées. Le travail de l'équipe à laquelle elle adresse, chaque matin, un bonjour jovial en filant vers le fond de la salle selon un parcours invariable consiste à produire ces "contenus". Elle s'est habituée à ce mot dérangeant qui efface toute particularité de l'objet au profit de sa seule fonction. Textes, photos, vidéos sont devenus des "contenus" qui n'entretiennent plus, avec leur contenant, de rapport signifiant : la nature des premiers ne conditionne plus la valeur informative du second.

Au moment où elle dépose son sac sur le bureau, une voix l'interpelle. Éléonore s'est maquillé les paupières. Snowden serait toujours à Moscou, il n'a pas pris l'avion pour Cuba, on

a préparé une alerte, tu valides ? Au petit balancement du corps dressé devant elle, elle perçoit l'impatience d'Éléonore. Serait ? Éléonore pince les lèvres, discrète manifestation de son agacement. Ponctuer la journée de millions de gens d'*alertes* donnait l'impression d'être le relais des soubresauts du monde à celle et ceux qui étaient cloîtrés dans une rédaction, y trouvant un dérivatif au travail de terrain.

Sources ? AFP. C'est tout ? Oui, mais l'antenne le donne… Elle hausse les épaules ; Éléonore connaît la manière de travailler d'Orna mais elle cherche à passer en force. On attend… Quelques secondes, la chef d'édition la fixe, concentrant sa réprobation dans ce regard prolongé puis repart bouche cousue, avant de lancer à l'intention des deskers : alerte suspendue !

C'était toujours pareil, quand l'antenne manquait de précautions, elle passait pour une rigoriste rétrograde, une journaliste de la vieille école qui ne pigeait rien aux enjeux nouveaux de la communication de masse. Même Vincent le pensait, pourtant plus âgé qu'elle, qui n'avait pas manqué, en plusieurs occasions, de lui faire passer le message, par de petites moues qui disaient son mépris pour son excès de scrupules. Il tenait à merveille son rôle de chef de service, garant d'un trafic qu'il fallait maintenir coûte que coûte. Après avoir monnayé des plantes et des minerais, des animaux et des êtres humains, des murs et des mécaniques, des courants et des pronostics, des mots, des sons, des images, on monnayait un geste minuscule, la pression d'un pouce ou d'un index sur une surface sensible. Un clic.

Annoncer quelques secondes avant les autres médias un événement permettait d'engranger des milliers de ces clics. Par ceux-ci, on mesurait la réussite d'un site, c'est-à-dire son potentiel publicitaire. Pour aller plus vite, mieux valait ne pas être trop regardant, rapidité et vérification n'allant pas souvent de pair. Cette stratégie recelait toutefois une faille : plus priorité était donnée à la production continue de contenus, moins il était possible de réaliser d'enquêtes véritables, permettant de sortir quelques scoops, indéfectibles générateurs de clics.

Il est trop tôt pourtant pour de telles considérations et Orna ferait mieux de les ignorer si elle souhaite conserver sa motivation. Le métier de journaliste a changé, elle le sait ; la mise en

scène et la diffusion ont pris le pas sur la recherche d'informations. Il en est ainsi et elle doit arrêter de le déplorer.

Elle a pensé à lui en s'éveillant. Elle a pensé à lui en mâchant sa tartine beurrée. Elle a pensé à lui en écoutant le bulletin radio dont le présentateur évoquait, avec une excitation feinte, le phénomène de super-Lune qui avait eu lieu la nuit précédente et elle s'était demandé si l'astre avait eu une influence sur son comportement nocturne. Et voilà qu'elle pense de nouveau à son regard intense derrière la vitre alors qu'elle devrait être en train de réfléchir aux sujets à traiter. Ce n'était pas un regard vide, bien au contraire, mais toute langue des yeux possède des nuances intraduisibles pour ceux qui ne sont pas issus des mêmes territoires.

Le navigateur web est apparu sur l'un des deux écrans ; sur l'autre le logiciel de consultation des dépêches. Il ne lui reste qu'une demi-heure avant la conférence de rédaction. En une du site, Éléonore a placé un article sur la dernière opération antiterroriste de la DGSE, intitulé "Manuel Valls qualifie les suspects de particulièrement dangereux". Et s'il les avait qualifiés d'extrêmement inoffensifs ! Le titre est faible, l'article regroupe des informations lacunaires, aussi pauvre qu'un communiqué du ministère de l'Intérieur. Éléonore le prendra comme une critique si elle le lui fait remarquer et elle n'a pas le courage, ce matin, de l'affronter.

Quand elle était arrivée à la Rédaction sept ans plus tôt, elle n'avait encore jamais travaillé avec autant de jeunes. À l'époque, les journalistes plus chevronnés fuyaient les rédactions web, considérées comme le chantier des moins qualifiés, le parcours d'essai des nouveaux diplômés, le purgatoire des incompétents et des fautifs. Les sites d'information avaient la réputation de manquer d'exigence et de cohérence, débridés par la possibilité de rectifier en permanence et en direct leurs productions, appâtant l'internaute par une frénésie de publications peu scrupuleuses. C'était pourtant dans une rédaction web, coincée entre la voie d'un RER de banlieue et des immeubles de bureaux insipides, qu'elle avait accepté de travailler au poste de rédactrice en chef adjointe pour mettre fin à une période de chômage qu'elle

ne supportait plus. Elle ne connaissait rien à internet, ignorait ce qu'étaient un tag, un temps de cache, un lien hypertexte, un code HTML. On lui fit confiance parce qu'elle avait travaillé pour des médias de renom et s'était dite déterminée à relever un "nouveau défi professionnel", feignant un intérêt pour ce "secteur d'avenir".

Contrairement à ses expectatives, le plus difficile ne fut pas d'apprendre le fonctionnement des logiciels ou la coordination avec l'antenne, de saisir la logique des rythmes de publication et des cycles de consultation, de s'adapter à une ligne éditoriale en sinusoïde, mais de collaborer en bonne entente avec l'équipe dont elle avait dorénavant la charge. Elle avait toujours estimé que la hiérarchie devait l'emporter sur les préférences, les directives sur les opinions. Après plusieurs mois, elle fut contrainte de revoir ses principes, s'étant heurtée à des oppositions qui la désarçonnaient tant elle n'envisageait pas que de plus novices qu'elle discutent ses décisions. La fréquentation du monde virtuel était, au sein de ce microcosme, un atout aussi valable que l'expérience du réel. Elle apprit à supporter la contestation, à expliquer ses choix aux plus rétifs, à céder du terrain. Elle abandonna certaines exigences, comprenant qu'une équipe n'était pas une mécanique mais un corps qui ne pouvait agir qu'en métabolisant les apports de chacun de ses membres. Et tout ceci lui fit un certain bien.

Vincent est debout près du bureau d'Orna, le regard rivé sur le tableau lumineux où s'affichent titres et chiffres, le nombre de consultations des pages les plus vues, la mesure *en direct* du pouls du système. On fait la réunion ? Dans cinq minutes s'il te plaît. Aux brusques invectives de Vincent, elle ne cesse d'opposer une politesse têtue qui lui permet de résister à la tentation de l'imiter. Elle fait un tour rapide des principaux sites d'information, parcourt l'agenda international, griffonnant des notes sur son calepin quand elle se rend compte, relevant la tête, que Vincent est toujours planté devant elle.

Souvent, cet homme lui donne l'impression d'être branché sur un courant alternatif, présent, absent, présent, absent, sans que l'on devine ce qui se trame sous son crâne, s'il est en train d'y

naître une idée géniale ou d'y enfler une rêverie aussi dérisoire qu'une bulle. On n'a rien fait sur les incendies du Colorado ? Elle répond par une moue perplexe à la question de Vincent. Je sais ce que tu penses, Orna, mais des dizaines de milliers de personnes déplacées, ça n'a rien d'une broutille ! Elle n'a pas envie d'être prise de haut par ce traqueur de connexions, adepte des effets plutôt que des causes. La météo, moi, ça me passionne pas… Vincent secoue la tête avec exaspération, déclare "dans cinq minutes dans mon bureau", avant de retourner dans son cube vitré, son privilège de chef.

Les catastrophes naturelles sont du pain bénit pour un site d'information. Spectaculaires, apolitiques, ne nécessitant aucune compétence particulière pour être exposées ou comprises, elles suscitent un intérêt persistant auprès du public : le déchaînement prodigieux des éléments, qui rappelle, ô merveille, que la nature a encore un pouvoir, les morts foncièrement injustes, l'absence de coupables, les opérations de sauvetage aux rebondissements assurés, le saccage de décors splendides. En comparaison, une analyse des causes de la lutte d'indépendance des habitants du Haut-Karabakh est plus que rébarbative. Fournir le décompte des victimes et l'évaluation des dégâts sur fond d'images choc paraît à Orna parfaitement indigne. Elle obéira mais ne prétendra pas approuver.

Toute l'équipe s'est rassemblée dans le bureau de Vincent, où la climatisation capricieuse impose une température presque hivernale. Vincent a dû réenfiler sa veste en cuir, boutonnée jusqu'au menton. Elle se glisse entre les présents pour rejoindre sa place habituelle tandis que les conversations tarissent. Chacun attend, regard collé au sol ou au plafond. Hugo lui adresse un signe de la main, elle remarque qu'il est bronzé ; quand elle était arrivée à la Rédaction, c'est lui qui l'avait formée à l'utilisation du back-office. Éléonore demande l'autorisation de débuter, puis expose les principaux titres de la matinée, les sujets d'articles auxquels travailleront les rédacteurs, dont un sur la situation des otages français au Sahel. Des volontaires, lance-t-elle, mais son appel est accueilli par un mutisme général, preuve qu'Orna et Vincent parviennent de moins en moins à motiver

leurs troupes. Combien aimerait-elle que ces réunions soient plus vivantes, qu'un débat d'idées puisse s'y engager, qu'y soit élaborée une couverture originale de l'actualité au lieu d'un méthodique recensement de contenus séduisants…

Mais ni Vincent, obsédé par la séduction d'un public de plus en plus jeune, ni elle, démotivée, n'ont réussi à insuffler un tel état d'esprit à l'équipe. Certes, tous n'ont pas perdu leur niaque mais sortir des sentiers battus, traquer les poux sur la tête des puissants, chercher midi à quatorze heures et jusqu'à minuit n'entre plus dans l'idée qu'une majorité de ces journalistes se font de leur métier. Faute d'encouragements, faute de moyens, faute d'opportunités de se frotter aux incongruités du réel, ils se comportent comme des employés modèles. Ou peut-être ont-ils perdu foi, eux aussi, en cette capacité du journalisme, non à mettre le monde en boîte mais à le délivrer de représentations immuables. Ils ont muté en confectionneurs de contenus, en tisseurs de drames, ouvriers d'une nouvelle sorte d'usine où *l'événement* remplace le textile. Une usine d'informations.

Je veux bien m'en charger, finit par déclarer Julie, une pigiste parmi les dernières arrivées, chic fille, bosseuse, à qui sourit Orna, alors qu'Éléonore lui précise l'angle du papier. Il faut absolument faire un truc sur cette histoire de baby-sitter en Russie, c'est dingue ! La voix de Vincent a coupé net Éléonore, qui fronce les sourcils mais ne proteste pas, tous les regards à présent tournés vers le capitaine du navire. Totalement dingue !

Quand il avait pris la tête du service, Vincent leur avait expliqué qu'ils travaillaient pour un "média d'émotion". Comprendre : un média qui générait de l'émotion ou l'exploitait, personne n'en était très sûr. Pour Orna, l'émotion appartenait au domaine artistique plus qu'à celui du journalisme, qui devait poser de solides bornes factuelles sur le terrain meuble des subjectivités. On ne pouvait certes totalement se passer de l'émotion mais s'en servir d'appât ne pouvait être la règle, comme semblait le suggérer Vincent, tout à son obsession de développer un site qui répondrait aux aspirations des *digital natives*. Finies l'expertise et la mise en perspective, s'était dit Orna en l'écoutant énoncer son

nouveau mantra “Animer, relayer, surprendre”. À côté, sa définition du métier dégoulinait d’ennui.

De quoi parles-tu ? intervient Orna. Je parle de la baby-sitter en Russie ! Vincent est trop excité pour être patient, forcé néanmoins par les regards incrédules à s’expliquer. Elle a décapité le gamin dont elle s’occupait et se serait trimbalée avec sa tête sur un boulevard de Moscou, c’est dingue. On en est sûr ? Le regard que lui jette Vincent donne à Orna l’impression qu’il a pitié d’elle, comme si là n’était pas la question qu’elle s’entête à poser pour se convaincre d’être encore professionnelle. Probablement la première opération de l’EI en Russie… Ils l’ont revendiquée ? C’est plus fort qu’elle, Orna veut le pousser dans ses retranchements, montrer à ces jeunes que l’impressionnisme est une école de peinture, pas de journalisme. Vincent lit, Vincent soupire, et finit par dire non, ils n’ont pas revendiqué, reconnaissant que c’est lui qui le suppose étant donné la décapitation.

Moi, je refuse d’en parler dans ces conditions. Défi d’autorité devant témoins ; Vincent pince les lèvres pour retenir son envie d’envoyer paître cette subalterne qui se prend pour la reine de la vérité. Ce peut être une jihadiste, mais ça peut être une tarée aussi, et dans ce cas, c’est un fait divers, et un fait divers, par définition, ça n’implique rien. N’implique rien, n’implique rien, et-al-ors ?! Vincent n’en peut plus de ces scrupules, elle le soûle, elle le voit. Il veut juste balancer ce truc sur la toile parce que c’est nouveau, incongru, abject. C’est arrivé, je ne l’invente pas, les gens ont le droit de savoir. S’il se met à défendre le droit des gens au savoir, ils ne sont pas sortis de l’auberge. De savoir quoi… qu’il y a des folles en Russie aussi ? Mais pas n’importe quelle folle, bon sang, Orna, l’État islamique ! On n’en sait rien, répète-t-elle à court d’arguments. Bien sûr que si, la baby-sitter portait un voile !

À ce rythme, ils annonceront bientôt que le premier tatoué venu était un criminel ! Orna meurt d’envie de lui faire ravaler ses amalgames, mais elle se tait. Autour d’eux, personne n’a pris position. Enfin Éléonore propose de se mettre au boulot, offrant à tous une raison de quitter la pièce tandis que Vincent ordonne que soit couverte cette histoire de baby-sitter. On peut rester factuel, ça fera plaisir à Orna ! Elle avait perdu et perdrait

de plus en plus. Il y aurait un article sur la baby-sitter-russe-terroriste-islamiste et il battrait les records de clics. La direction applaudirait.

Une fois parvenue à la station République, en ce carrefour de couloirs carrelés où règne la pagaille, les rapides se frayant de force un passage parmi les lents, eux-mêmes obstacles pour d'autres, où des files d'indécis jetés face à face s'éparpillent et brouillent le peu d'ordre de circulation, où nerveux et entêtés pestent et poussent, elle décide subitement de changer de cap. Pas de virage à gauche, tout droit, vers la 8 car la 8 y va, elle le sait sans avoir consulté de plan. Des vrilles douloureuses raidissent ses articulations, elle voudrait avancer plus vite, ne pas risquer d'arriver après la fermeture, mais la fatigue et la foule la ralentissent. Elle est debout entre des corps impassibles, des odeurs moites, le wagon tangue, sonneries, claquements de portières ; on se faufile, se glisse, elle serre son sac contre son flanc. Jeans, baskets, blousons, capuches, quelques costumes et jupes, motifs colorés d'un boubou, deux têtes portant tchador. Oreilles casquées, branchées sur une play-list dont s'échappent quelques gargouillis musicaux. Fronts inclinés au-dessus de portables, absorbant les infos de l'unité anti-solitude, pouces hyperactifs, regards sans tain. Vite sortir, ailleurs aller. Ici seulement se côtoient-ils tous. Mais ne se parlent jamais.

Sur le boulevard, elle slalome entre les piétons, s'élance au rouge ; l'entrée est en contrebas à l'autre extrémité du mur. Il y a des années, elle avait dû y amener sa mère qui s'était foulé la cheville un dimanche après-midi. Une seconde d'inattention et son pied droit avait ripé sur le bord du trottoir alors qu'elle marchait à côté d'Orna, qui l'avait rattrapée de justesse par le bras. Elle se souvient à peu près de la disposition des lieux, sauf que, cette fois-ci, ignore ce qu'elle demandera.

Les grilles sont encore ouvertes, elle s'engage sous le porche, emprunte le pan incliné qui coupe entre les bâtiments, dessert les entrées des différents secteurs de l'hôpital, cherche un panneau "admissions", ou peut-être "arrivées", comme à l'aéroport, ce serait marrant. On enverrait les malades vers des destinations

de rêve, des hôtels cinq étoiles, plage, soleil et transat, un atout pour la guérison, de l'iode, de l'oxygène. Ad-mi-ssions, la flèche pointe vers la gauche, elle fonce tandis qu'un trac idiot lui grignote le fond de la gorge, manque de se prendre de plein fouet un type musclé, noir et beau, en blouse verte qui lui adresse un sourire si franc qu'elle songe à le prendre en photo, en faire un fond d'écran aux vertus lénifiantes pour les soirs de blues.

Le fond d'écran des portables avait remplacé les cadres aux murs, on y plaçait la photographie d'êtres chers. Elle y mettrait celle d'un inconnu, simplement parce qu'il lui avait souri.

Dans la salle où elle pénètre, des sièges en plastique moulé sont alignés contre les murs. Cinq ou six personnes y attendent, seules ou par paires, muettes, abasourdies ; deux autres gesticulent devant les hygiaphones des deux guichets ouverts. Au-dessus d'eux brillent en rouge les chiffres 2.4.7. D'un petit distributeur planté à proximité, elle arrache une languette rose et fine, sur laquelle est inscrit l'effrayant nombre 260. À côté d'elle, un homme un peu plus âgé qu'elle, pantalon et chemise en coton, mocassins, vagues relents d'après-rasage, alliance. Il la regarde furtivement lorsqu'elle s'installe, grimace un sourire quand ses yeux entrent en contact avec les siens, auquel elle réplique par un bonsoir discret.

Rapidement, elle parcourt la une du *Monde*, tourne les pages avant de s'arrêter sur l'article qui l'intéresse. "Tunisie : le combat démocratique continue." Elle voudrait se concentrer pour lire, mais les phrases n'accrochent pas, glissent les unes sur les autres, leur sens global lui échappant à la faveur de quelques mots orphelins.

Moi, je les crois plus ! La voix est dépourvue d'agressivité, elle appartient au grand crépu à la chaussure plate qui se penche à présent vers elle. Pardon ? Vous les croyez encore, vous, les journalistes ? Si elle supposait la sorcellerie un tant soit peu performative, elle jurerait que Vincent lui a envoyé ce type pour se venger. Je vous dérange, excusez-moi. Non, non, le rassure-t-elle, amusée. Vous attendez depuis longtemps ? Il hoche la tête. Ce qu'ils disent là, "le combat démocratique continue", je ne les crois pas, la Tunisie, j'en viens, alors je sais.

Souvent, elle se demandait pourquoi les gens avaient besoin d'informations puisque la plupart *savaient*. Lesdites informations leur servaient d'axes d'interprétation, autour desquels ils tournaient, chaque information considérée comme recelant une face cachée que le *on* d'un pouvoir sans nom dissimulait. *On nous cache tout, on nous dit rien*. Qu'est-ce qui avait changé depuis l'époque où Dutronc chantait son refrain ? Chacun se vantait de n'être pas dupe, influencé néanmoins par les préjugés et les injustices subies. À partir d'un événement, chacun tirait ses conclusions fondées sur des erreurs ou des réussites anciennes. Souvent, l'opinion précédait la lecture ou l'écoute de ce qui était rapporté.

Pourquoi ne les croyez-vous pas ? Parce qu'il y a des choses qu'ils ne disent pas… Tout dire, songe Orna, rêve de vérité absolue qui nourrit les rancœurs envers celles et ceux qui *ne diront pas tout*. Son voisin de siège est convaincu que si la performance économique de la Tunisie s'est améliorée, comme l'affirme l'article, d'autres choses se sont dégradées en contrepartie. Par exemple ? À Tunis, la ville d'où je viens, les mentalités ont changé, l'entraide au sein d'une même famille ou entre voisins comme il était de coutume, c'est fini… Orna ne voit pas le rapport avec la croissance économique. Les gens sont devenus prêts à tout pour l'argent, ça, c'est à cause du modèle économique occidental, le pays n'y était pas prêt. Les crédits à la consommation accordés en abondance par les banques avaient forcé l'endettement de personnes à faibles ressources. Avec leur charabia, les banquiers leur ont fait croire qu'elles s'en sortiraient… Orna hausse les épaules. Qui était coupable, ceux qui avaient rédigé les contrats incompréhensibles ou ceux qui les avaient signés sans comprendre ? Sa question a l'air de déplaire à l'homme qui secoue la tête. Ça ne m'étonne pas que vous disiez cela ! La voilà remise à sa place, dans cette catégorie à laquelle sa mise et son genre suggèrent qu'elle appartient, clairement différente de celle de l'homme. Vous croyez que ces gens ont les moyens de comprendre !

Vocabulaire, grand ordonnateur des frontières. Dans le charabia des profiteurs se noyait la langue simple des gens modestes. Celle des tâches à répétition, des ordres et des courses, des

bavardages, des blagues, des tendresses farouches et des colères explosives, des jours qui s'empilent, de la vie qui se trame dans l'instant, sans échéances. La maîtrise d'une langue était liberté primordiale. Dans cette pensée qui s'impose à elle, Orna reconnaît son privilège, la portée que lui donne son aisance en français. Je ne dis pas cela, je pose juste la question… Lui pas. D'ailleurs, il en a fini avec elle, son numéro vient de s'afficher sur le compteur lumineux, il se lève, s'éloigne sans un mot. Qu'est-ce qu'elle est venue foutre ici ? 2.5.5.

Quelques jours plus tôt, une ONG de défense des droits de l'homme avait publié un sondage réalisé dans une cinquantaine de pays pour déterminer quels peuples sur terre étaient les plus disposés à accueillir des réfugiés. Les Chinois arrivèrent en tête, ce qui surprit ; les Allemands et les Anglais ensuite, ce qui parut plus normal. On avait fabriqué à la Chine l'image d'une nation fermée afin de contenir en pensée ce pays en tout trop : trop peuplé, trop vaste, trop productif. Les résultats de l'enquête furent annoncés par les grands médias occidentaux sans qu'à l'étonnement succèdent d'interrogations. Seul un journaliste de la Rédaction alla fourrer son nez dans ce rapport. Il y découvrit que le mot employé dans les questionnaires destinés aux Chinois pour désigner "les réfugiés" voulait dire "personne déplacée à l'intérieur de son propre pays". L'incroyable élan de générosité des Chinois redevint une affaire de vocable : la question posée n'avait pas trait à l'immigration. En changeant de terminologie, un peuple entier était devenu accueillant.

Une voix vient de crier les chiffres qui figurent sur la languette qu'elle a froissée entre ses doigts. Orna se précipite, s'excuse, sa requête est un peu bizarre mais elle espère, vraiment elle espère qu'il y ait une possibilité. De l'autre côté de la vitre, la femme en blouse a les cheveux teints, blonds, une ribambelle d'anneaux fichés dans le cartilage de son oreille droite, ce qui lui donne cet air peu commode qui décontenance. À moins que, oui, elle ne comprenne pas, voilà, je cherche quelqu'un. L'autre soupire, se frotte le nez. Ici, ce sont les admissions, pas les personnes disparues ! Oui, elle sait, mais justement, la personne a été admise ici

hier soir et elle voudrait savoir si elle est encore là. Ce qui doit être drôle puisque la secrétaire pouffe, mais Orna ne se laissera pas démonter. Écoutez-moi, je ne rigole pas, et malgré les va-et-vient de tête de l'espèce de punkette déguisée en blanc, elle poursuit, un homme jeune tunisien, blessé à la jambe, arrivé tard dans la nuit, ça ne doit pas être si difficile à trouver pour quelqu'un comme vous ? Elle pourrait sortir sa carte de presse, la glisser sous la vitre, pour gagner en légitimité, mais cela semblerait une revendication de pouvoir et inciterait l'autre à la résistance ; carte de journaliste, badge de flic, quelle différence, ils viennent fouiner.

S'il vous plaît… Sous la joue de la punkette s'est formée une grosse boule d'air. Quel nom ? Le nom, oui, évidemment, penser vite, si elle invente, foutu, si elle se montre ignorante, elle sera suspecte. Orna se rapproche de la vitre, aussi près que possible, ses yeux dans ceux de l'auxiliaire, essayant de nouer complicité, chuchotant, il est sans papiers, il a sans doute donné un faux nom, je veux l'aider. Quelle âme charitable elle est devenue, à ne pas en croire ses propres oreilles ! Mais vous êtes qui ? Mère Teresa, c'est le nom qui lui est monté direct à la bouche, qu'elle ravale, humour proscrit, qui est-elle, la question piège forcément, cinq ans d'analyse et elle cherche encore, alors le résumer en quelques mots prendrait des plombes. Je suis une amie, journaliste. Elle l'a dit, elle n'a pas pu s'empêcher et l'autre émet une sorte de pet nasal, un jet de j'aurais-dû-m'en-douter. S'il vous plaît… Elle supplie, c'est absurde, pour un type qu'elle ne connaît même pas, pourtant quelque chose bascule dans le regard qui la dévisage puis s'incline vers l'ordinateur. J'ai un Moncef Bey, admis dans la nuit à trois heures trente-cinq mais il a quitté l'hôpital ce matin.

Allô ? Au fond de son oreille droite, une voix demande je te dérange ? Une surface dure et fraîche appuie contre sa joue, le portable qu'elle tient dans sa main, saisi quelques instants auparavant sans qu'elle en garde le souvenir. Elle se tourne sur le dos mais la sensation de vide sous son épaule droite la force à interrompre net son mouvement. Elle va tomber du canapé, c'est là qu'elle est allongée. La pénombre estompe les couleurs de la pièce que seules éclairent les lanternes de la cour en contrebas.

Quelle heure est-il ? Vingt-deux chez toi, minuit pour moi. La voix de Sélène, toujours sensuelle.

Je m'étais endormie, constate-t-elle, enveloppée dans un présent qui ne semble s'enchaîner à rien, comme si elle y flottait débarrassée de toutes indications sur elle-même. Et tandis qu'elle écoute Sélène lui expliquer qu'elle ne pensait pas la réveiller mais que, n'arrivant pas à dormir, elle avait eu envie de prendre des nouvelles, tandis qu'elle écoute Sélène lui expliquer que la chaleur à Dubaï commence à la rendre claustrophobe même si la clim congèle les os, sauf le soir où se promener dehors est encore possible bien qu'elle n'ait trouvé aucun quartier à taille humaine, tourner en rond dans une ville si vaste, c'est quand même du délire, les gens vont dans les *malls*, c'est ça leur balade, tu imagines, elle se souvient qu'elle est Orna, qu'elle a quarante-quatre ans, que son plus grand regret est d'être célibataire et sans enfants, sa plus grande satisfaction, d'être indépendante financièrement, son plus grand rêve, d'acheter une maison à la campagne. Tu m'écoutes ?

Sélène parle, Orna écoute ; c'est dans ce sens que la parole entre elles coule. Car Orna aime écouter Sélène, Sélène parler à Orna, du moins cette distribution tacite des rôles semble-t-elle leur convenir à toutes deux, peut-être parce que Sélène, se dit Orna, est la plus jeune et la plus intrépide ; elle, la plus sage et la moins bavarde. Ça ne va pas ? Elle s'est endormie en rentrant de la Rédaction, elle est juste un peu déboussolée mais contente de lui parler. Alors quoi de neuf ? Pas grand-chose… La conversation ne prend pas, elles patinent, la fatigue, ou à force de ne pas se voir, leur complicité s'étiole. Et ce recrutement alors ? J'ai eu un entretien avec le directeur de l'université, je fais partie des quatre derniers candidats… et demain, rebelote, avec le comité de direction, on dirait qu'ils recrutent leur PDG ! Orna sait que Sélène exècre ce genre d'évaluation. Son enthousiasme à l'annonce de son départ quelques semaines auparavant était débordant : Sélène lui avait lu tout excitée le descriptif du poste, l'utilité de ce nouveau département qui pourrait aider à une meilleure gestion des ressources naturelles et contribuerait à ce que le monstre goulu appelé E.A.U. ne gaspille pas tout autour de lui pour finir par nager dans sa propre merde !

Mais voilà qu'à présent Sélène déblatère contre Dubaï. Bitume et béton, des couloirs et des conduits, du dur et des verticales à n'en plus finir, une aberration en plein désert, un enfer pour écologistes ! Quant à l'hôtel, il s'avère apparemment bien différent de ce palace aux chambres gigantesques, somptueuses, ultramodernes, service parfait et vue imprenable sur l'océan, la plage et des bouquets de fabuleux gratte-ciels aux formes extravagantes qu'Orna imaginait. La piscine est encastrée au pied de deux tours, ça fout le vertige rien qu'en levant la tête, se plaint Sélène. Quant à la gigantesque fenêtre de sa chambre, elle donne aux trois quarts sur un mur de verre et ne s'ouvre pas. J'ai l'impression d'être en bocal ! Orna regrette qu'elle ne puisse profiter de l'endroit. Mais les démonstrations d'optimisme n'ont en général aucune prise sur Sélène la perfectionniste, qui les juge artificielles, aussi peu convaincantes qu'une grimace.

Tu étais si motivée par le poste pourtant… Orna sait déjà qu'elle n'aurait pas dû formuler la chose ainsi. Se rappeler ce qu'on avait été ne changeait pas l'humeur du moment mais Sélène pouvait se montrer prompte aux revirements. Ce qui brillait au loin perdait, une fois atteint, tout éclat aux yeux de celle qui l'avait convoité. Enfant, Sélène trépignait d'avance à l'idée d'aller manger une glace, mais une fois chez le pâtissier, elle s'avérait incapable de choisir un parfum car aucune des douceurs en bac ne la tentait plus. Orna, elle, avait toujours la flemme d'entreprendre le trajet mais demandait ensuite le plus grand nombre de boules possible.

Ce que je veux dire, c'est que je ne vois pas bien pourquoi tu sembles si… blasée ? Blasée, Sélène répète le mot comme pour éprouver sa pertinence. Cet endroit a quelque chose de cauchemardesque, tout y est si net et propre en apparence mais en dessous, c'est laid, glauque, une cité vaine, un coffre-fort géant, un sacrifice à la démesure, l'absurdité faite forteresse… laisse tomber, je ne sais pas ce que je raconte ! Orna rit, heureuse d'entendre le rire de Sélène faire écho au sien. Tu as rencontré des gens ? Des gens, quelles gens… Mis à part les trois autres candidats, pas vraiment. La veille au soir, le vice-chancelier de l'université les avait emmenés dîner dans, et elle le lui donnait en mille, un restaurant français ! Lumières tamisées et musique

techno, steak frites version gastronomique. L'un des candidats ne manquait pas de charme mais ça s'était arrêté là.

Sélène, elle, au moins drague, toujours mieux que le désert où Orna erre. Et toi, *sister*, quoi de neuf ? À Orna, il n'arrive jamais rien, Sélène le sait. Arrête de faire la vieille ! J'ai rencontré… mais à peine l'a-t-elle dit qu'un youyou suraigu lui perce le tympan. Pas comme ça. Comment alors ? Pas rencontré, Orna l'a trouvé plutôt ; ce qui est encore mieux, renchérit Sélène qui laisse la dernière syllabe se fondre dans un soupir explicite. C'est un réfugié. Silence dans l'appareil. Pour une fois qu'elle prend Sélène au dépourvu, elle est tentée de faire durer le quiproquo. Un réfugié ou un migrant, parce que ce n'est pas la même chose, un réfugié, ça souffre, un migrant, ça profite. Le ton de Sélène est sérieux mais Orna n'est pas dupe. Personnellement d'ailleurs, Sélène opterait plutôt pour un migrant, plus bosseur. Il y en a plein ici mais on ne les appelle pas comme ça, main-d'œuvre on dit, ça fait plus pro !

Pourquoi Orna s'est-elle mise à lui raconter cette histoire, surtout qu'elle n'a rien à en dire et en parler va l'obliger à se trouver des raisons, à bâtir un édifice déductif pour faire tenir debout ce qui la taraude sans qu'elle sache ce dont elle est victime. Donc tu fantasmes sur un réfugié ? Orna ne fantasme pas sur un réfugié, elle l'a trouvé en bas de chez elle, épuisé. Elle l'a aidé, c'est tout. Bingo, voilà qu'elle recommence. Elle qui croyait pourtant en avoir fini avec ce travers, planquer le pas joli joli, diluer sa mauvaise conscience avec un petit shoot de mensonge. Tu as fait quoi ? J'ai appelé les pompiers. Bravo !

Orna était partie pour s'éluder encore. Lors d'une des premières séances avec le Dr Pavel, elle avait insinué que mentir n'était pas grave. Le Dr Pavel avait répété sa phrase, la tirant du flot de son soliloque, et sur la défensive, elle n'avait rien trouvé de mieux que de lui demander si lui ne mentait jamais. Tu rentres quand ? Sélène déclare qu'elle va rôtir sur le tropique du Cancer jusqu'à évaporation complète de toutes ses illusions. Qu'est-ce qu'il va rester ? Rien, bonne nuit, Orna.

Elle avait passé la porte et l'écran était sur la gauche. Pas un écran géant mais gigantesque, cinq ou six étages de haut. Maintenant

elle reconnaissait l'endroit, elle y était venue une fois il y a longtemps. Elle se sentit soulagée. La salle était toujours aussi grande. Avec des gradins, à différents niveaux, certains réservés aux officiels à cause des cloisons qui les séparaient des autres rangs, certains suspendus, d'autres très inclinés, presque dangereux. Chaque groupement de sièges formait un rectangle de couleur différente. C'était un code, mais elle n'eut pas le temps d'essayer de le déchiffrer car la foule derrière elle entrait. Ils la pousseraient si elle n'avançait pas. C'était un stade. Elle était au bas des marches. Les gradins étaient desservis par des escaliers, certains droits, d'autres en colimaçon. Derrière elle, il était là, elle le sentit, le vit. Une onde joyeuse monta en elle comme une jouissance. C'étaient leurs retrouvailles mais ils se comportèrent comme s'ils s'étaient vus la veille. Parce que le temps pressait. Ils devaient chercher leurs places bien qu'ils n'eussent pas de billets mais deux places réservées forcément. Les places étaient sur la droite, au milieu, déclara-t-elle parce qu'elle aimait les milieux. Elle les lui montra de l'index. Mais il voulut monter plus haut, prendre un autre passage, sur le côté. Il donnait l'impression d'être sûr de lui. Elle craignit d'avoir le vertige. Il insista pour qu'elle le suive, elle en eut envie et se dit qu'elle avait changé. C'était une première mais elle ignorait quel film ils étaient venus voir.

Est-il possible de retrouver, à des années d'intervalle, le même lieu visité en rêve comme si ce lieu avait laissé des empreintes mnésiques aussi nettes que la réalité ? Se posant la question, Orna sent qu'elle est heureuse d'avoir retrouvé l'étrange cinéma dans lequel sa vie onirique l'a déjà conduite. Elle ignore si son apparition correspond à la répétition de certains sentiments, s'il faut ou non lui accorder une signification. Quand elle voyait encore Pavel, elle s'était convaincue que le psychanalyste n'aimait pas qu'elle lui raconte ses rêves. À présent, elle ne se souvient pas qu'il l'ait jamais dit. Il se taisait et le sens qu'elle donnait à ce silence trahissait sa crainte de s'y diluer.

Les yeux grands ouverts, elle essaie de revoir l'image du stade-cinéma. Quant à celui qui l'accompagnait, à qui ressemble-t-il ? Sa présence était celle d'un homme aimé, Oscar peut-être. Ou

l'homme idéal, celui qu'elle n'avait jamais réussi à trouver ! Qui incitait les jeunes filles à croire à de pareilles foutaises ? C'était criminel. Elle avait cru à cet amour fou que prodiguerait l'homme idéal mais l'homme se révélant décevant, l'amour n'avait plus paru si vrai. Vingt ans plus tard, elle se réveille allongée seule dans son lit, en vieux tee-shirt et caleçon long, même les samedis matin, même les plus ensoleillés, se demandant en quoi elle porte la responsabilité de son célibat. À son âge, sa mère vivait avec un mari et deux filles.

Elle voudrait un homme aimé, avec elle, en elle, dont les soupirs scanderaient sa jouissance. Être libre et forte, effrontée et femme, tout à la fois et infiniment. Est-ce qu'elle est aussi primaire que cela ? Le sexe est surfait, avait décrété la jeune héroïne d'une série télé qu'elle regardait parfois le soir. L'affirmation l'avait rassurée.

Bientôt il n'y aura plus de couples, elle en a la certitude ; un siècle, peut-être deux suffiront. Leur disparition lui semble si prévisible qu'elle ne parvient plus à trouver de raisons à leur subsistance en dépit du profond désarroi qu'elle en éprouve. Les systèmes capitalistes avaient détourné le désir d'épanouissement conjugal vers un individualisme forcené. À la commercialisation des rencontres amoureuses, à l'accès libre à des partenaires sexuels multiples, aux avancées des méthodes de reproduction assistées, elle ne voit pas comment le couple résistera. Ce ne sera bientôt plus ni une nécessité, ni un idéal – ô désuet romantisme –, tant l'efficacité gouvernera toutes formes d'échanges, les appareils de communication rapide accroissant leur emprise au détriment d'un enrichissement du langage, pierre angulaire de toute construction duale. Déjà s'est instaurée une gestion des affects similaire à celle de toute marchandise, optimale lorsque les profits excèdent les pertes. Ainsi l'attachement amoureux sera-t-il bientôt perçu comme risque de faillite d'une économie individuelle basée sur la croissance exponentielle des possibles ; la rupture, comme la solution première à un déficit de jouissance, considéré comme désavantageux. Au jeu du choix et de la réussite, l'engagement amoureux sera sacrifié.

Orna estimait que le déclin du "couple" s'était amorcé quelques décennies plus tôt avec l'affaiblissement des valeurs

morales et des croyances religieuses. On confondit alors libération et libéralisme, émancipation et compétition jusqu'à ce que l'attrait d'autrui tienne moins à la beauté de son être qu'à sa capacité à s'adapter à "soi". Tandis que les réseaux sociaux se multipliaient à une vitesse folle, le lien conjugal, qui nécessitait abnégation et projets communs, perdait de son attrait. La disparition du couple serait inévitable parce que dictée par une nécessité d'évolution de l'espèce humaine, comme l'avait été celle de l'homme de Néandertal. À moins que cette disparition progressive ne fût inhérente aux systèmes d'échanges et de récompenses établis par l'homme depuis la fin du XXe siècle. Lorsque l'on commencerait à reconnaître l'inéluctabilité de cette disparition, voire à s'en désoler, il serait trop tard.

Lorsqu'elle aura quatre-vingt-dix ans, elle racontera ce que le "couple" avait été en son temps. Les jeunes la regarderont avec étonnement, avec un reste de fascination dans les yeux, un vague dégoût envers cette pratique qu'ils jugeront archaïque : deux individus partageant de manière exclusive leur intimité. Même le terme semblera désuet, comme ceux de fiançailles, de dot, de galanterie le sont aujourd'hui. Ce sera la fin d'une ère, celle où l'on pouvait vivre longtemps avec un partenaire amoureux. Déjà aujourd'hui, une dizaine d'années étaient une durée remarquable pour un couple, puis l'exaspération ou la lassitude prenaient le dessus. On manquait de stimulations ; on rêvait de faire place nette, de recommencer à zéro ; on allait voir ailleurs en se disant qu'un autre ferait forcément mieux l'affaire : l'attrait du neuf régnait.

Un psychiatre canadien s'était récemment fait connaître pour le traitement novateur qu'il administrait à ses patients : une molécule au nom barbare de propanolol, qu'il qualifiait de remède contre les *peines de cœur*, terme lénifiant qu'Orna aurait remplacé par celui de rupture, plus sec, plus pointu, plus concret. La peine était une coulée de larmes, quelque chose de suintant, de continu néanmoins, qui enrobait le passé d'une aura de nostalgie douce-amère ; ce qu'elle avait connu était fracas, coupure, un coup de foudre aux polarités inversées qui vous laissait hagard, rompant les liens, les ligatures, les ligues-amants.

Soixante-dix ans. Ses grands-parents avaient été mariés pendant *soixante-dix ans*, une prouesse ; ils s'étaient accrochés,

disputés, détestés un nombre incommensurable de fois, mais ils s'étaient aimés, avec tout ce que le terme impliquait d'abnégations et de richesses, entièrement livrés au destin de leur vie commune. Mais les convictions qui leur avaient permis de maintenir jusqu'à la mort leur mariage, les gens de sa génération les avaient indéniablement perdues. Elle aussi peut-être… Lorsqu'elle évoque le cas de ses aïeux, on lui rétorque, comme si l'évolution des mœurs expliquait tout et qu'elle était nécessairement progrès, que c'était une question de choix : *eux n'en avaient pas*. De ce choix-là, elle pourrait se passer à présent.

Voilà ce qu'elle se dit quand elle procède au bilan de sa vie sentimentale. Cinq ans de mariage, un divorce, puis sept nouvelles années de vie commune avec Oscar et une nouvelle séparation. Célibataire à quarante-quatre ans. Et qu'a-t-elle retiré de ces relations rompues ? A-t-elle vraiment *choisi* qu'elles se terminent ? Des souvenirs heureux certes, une variété d'expériences. Mais surtout, songe-t-elle en se brossant les dents, une impression pénible de morcellement, d'irrémédiable perte. Une impression d'échec aussi. Et la certitude, sans doute protectrice mais peut-être tout aussi destructrice, qu'en matière de relations amoureuses, rien ne dure. Devoir faire abstraction de ces hommes qu'elle a aimés ainsi que de parfaits inconnus l'attriste souvent. Avec eux, ce sont des pans entiers de son passé qu'elle doit mettre sous cape. Ils ne sont pas morts ; ils sont sortis de sa vie mais puisqu'aucun échange ne persiste entre eux, c'est tout comme.

Peut-être le Dr Pavel a-t-il été amoureux d'elle ? L'idée l'amuse au point qu'elle se surprend à sourire au miroir de la salle de bains. Ce serait là une explication plausible à la manière dont les choses se sont terminées entre eux. D'ailleurs, elle y pense comme à une rupture : le soulagement et la culpabilité se mêlant en proportions variables, le fantasme d'une reprise persistant sans que celle-ci soit vraiment souhaitée.

Il lui avait fallu un temps aberrant pour y parvenir. Lors de cette dernière séance, elle s'était levée du divan à peu près de la même façon que les centaines de fois précédentes, à l'instant où le Dr Pavel avait dit, on va s'arrêter là. Exactement, avait-elle

pensé, sentant son cœur battre, gonflé d'appréhension, comme si elle s'apprêtait à commettre un acte décisif dont la suite n'était qu'un impensable vide. Je ne reviendrai pas, avait dit une voix qu'elle sut alors sienne. Soustrait à la peur, *quelque chose* avait pris le relais, cette *part* d'elle-même qui, calmement, des heures plus tôt, avait pris sa décision avec une détermination qui ne s'affirma qu'en cet instant.

Elle ouvre la fenêtre, des pigeons arpentent la cour, ses plantes sont assoiffées.

Un écarquillement des paupières vite réprimé. Le Dr Pavel ne l'avait pas prévu bien qu'elle l'eût évoqué et, chaque fois, il avait tenté de l'en dissuader. À moins qu'elle ne se complaise à l'imaginer. Jeu de miroirs à surprendre ou à suspendre, au moins avait-elle appris cela au fil de ses visites chez le spécialiste. Elle savait à présent que le ressenti changeait de sens selon qu'on en cherchât l'origine au-dedans ou au-dehors de soi. Pavel n'a pas été amoureux d'elle ; c'est sa solitude qui lui dicte cette pensée. Elle doit manger, sortir. Moncef Bey. Si seulement ce pouvait être son vrai nom.

Devant la porte, un homme est assis sur la première marche, entourant de son bras une guitare dont il tire des notes délicates, le début d'une mélodie. La voyant s'approcher, il s'arrête de jouer. La blancheur de ses dents lorsqu'il lui sourit semble surnaturelle, une publicité contre le malheur. Souvent, elle est passée devant ce local sans jamais s'arrêter, lisant chaque fois des portions des affiches collées sur ses vitres. Assistance administrative, cours de français, soutien scolaire ; elle conclut que doivent y venir ceux qui risquent chaque jour l'exclusion. Aux bureaux de l'Association, dont elle aperçoit l'aménagement simple à travers les vitres, sont installées plusieurs jeunes femmes, jeans et cheveux longs.

L'homme s'est levé, elle hésite, comme s'il lui fallait prendre des précautions, puis elle pousse la porte tandis qu'il continue à sourire avec une impénétrable tranquillité. Les jeunes femmes n'interrompent pas leur conversation ; elle entend le trille mécanique d'une machine Nespresso provenant du fond du couloir qui s'ouvre sur la pièce où elle demeure plantée, s'y

sentant aussi invisible qu'incongrue. Enfin l'une des jeunes femmes lève les yeux vers elle. Pour le bénévolat, il faut revenir le lundi soir. Elle pourrait faire du bénévolat en effet. Elle y avait songé, s'était contentée de cette pensée parce que d'autres lui semblaient mieux équipés pour ce genre de sacerdoce. Une excuse, a-t-elle soudain envie d'avouer à la jeune femme dans le regard de laquelle elle croit lire le mépris que celle-ci voue aux gens comme elle, les privilégiés qui ne bougent pas le petit doigt. L'altruisme était-il un trait de caractère ou une élection ?

La conversation a repris entre les jeunes femmes qui cherchent comment organiser des cours de français supplémentaires, comprend Orna. En fait, je suis venue parce que je cherche quelqu'un, je me demandais si vous pouviez m'aider. Toutes se sont tues, la regardent. Nous sommes en train de travailler… Le ton de la jeune femme est ferme mais sans animosité. Je suis journaliste et je cherche un jeune réfugié qui a été emmené par des pompiers… pour recueillir son témoignage. Elle improvise, elle brode, tire une passerelle de paroles vers son but. Où cela s'est-il passé ? Pas très loin d'ici, j'ai pensé qu'il était peut-être venu vous voir avant, étant donné que vous vous occupez des… Orna ne sait quel terme utiliser pour les désigner. Immigré était devenu péjoratif ; dans immigré affleurait immonde, impropre, sans-monde. Nous n'avons pas reçu de personnes blessées dernièrement, vous êtes sûre qu'il s'agissait des pompiers ? Elle se contente de hocher la tête. Nous nous occupons surtout d'habitants du quartier… vous êtes allée voir à La Chapelle ? Elle sait où se trouve l'église, à quelques rues de là… Je veux dire la station de métro, il y a un camp là-bas, rétorque la jeune femme. Évidemment. Sa méprise est suspecte ; elle n'a ni carnet ni stylo, un air pas très professionnel.

Derrière elle, quelqu'un a toussé, une toux rauque et profonde. L'homme est grand, massif, imposant. Elle est prête à lui donner priorité, parce qu'elle le voit plus noir qu'elle mais il salue les trois jeunes femmes par leurs prénoms, contourne les bureaux, récupère une feuille de papier punaisée sur un tableau en liège. Abou n'est pas venu la semaine dernière ? Sa voix est aussi grave que son expression désabusée. Modé, cette dame cherche un réfugié qui se serait fait embarquer par les pompiers,

elle est journaliste. L'homme a les yeux si noirs qu'elle n'y perçoit que de l'antipathie. Il s'appelle Moncef Bey, il est tunisien. Connais pas. L'homme se remet à consulter la feuille, déjà se détourne sans un mot, s'enfonce dans le couloir où lui échappe une nouvelle quinte de toux avant de s'immobiliser et de revenir sur ses pas. Si vous croyez pouvoir retrouver dans Paris un réfugié, vous rêvez. Il la toise quelques secondes puis s'en va. Il n'aime pas les journalistes ou quoi, demande Orna dépitée, agacée par ce type qui vient, en un revers de phrase, de renverser son projet. Sa question reste en suspens. Les trois jeunes femmes ont le regard braqué sur leurs ordinateurs. Désolée, lance l'une d'elles sans lever les yeux.

Elle est partie vite, manquant de s'affaler sur l'homme à la guitare assis sur les marches. Ses genoux ont cogné son dos, son buste a failli basculer vers l'avant, sa main a empoigné son épaule pour s'y retenir. Excusez-moi. Il rigole. Tu roules trop vite ! Elle approuve, se dit qu'il ressemble à un Pakistanais. Désolée, merci, je dois y aller. Elle n'aurait pas rendez-vous pour dîner, elle pourrait se glisser sur les marches à côté de lui ; il jouerait, elle chanterait, ce serait facile et ridiculement magique. Les Tunisiens, au Parc, y en avait, mais la police… Sa main balaie l'air. Quand ? Il secoue la tête, il ne sait pas. Elle pense aux pièces qu'il lui reste dans son porte-monnaie, se demande s'il serait malvenu de lui donner une récompense en échange de l'information. Elle le suppose sans emploi, puisqu'il est assis sur un perron à ne rien faire mis à part jouer. À moins qu'il ne soit musicien… Vous êtes musicien ? Il rigole. Si elle lui donne quelque chose, elle en fera un pauvre. Je vais y aller. Tu roules trop vite ! Elle lui adresse un petit signe de la main avant de tourner dans la rue Chevreau.

La connexion est lente. Elle va et vient sur le quai pour essayer d'obtenir plus de réseau, guettant l'apparition des minuscules barres qui s'affichent dans l'angle supérieur de l'écran et déjà se volatilisent. Sur le mur voûté du quai d'en face, une affiche publicitaire où se dessinent les contours de deux corps enlacés vante les mérites d'un site de rencontres extraconjugales conçu entièrement par des femmes. *Beautifuck, Rien n'est hors de votre*

portée. Au-dessous, avachi sur l'un des sièges orange fluo, un type à la barbe fournie, au visage sale, dort, les bras ballants, ses vieux sacs en toile plastifiée disposés en arc de cercle autour de lui en guise de campement.

Au creux de sa main, le portail du site enfin s'affiche. Elle passe en revue les titres, en trouve un tiers très moyens, sans verbe, sans muscle. Faire court, de plus en plus court, interface oblige. Tant pis pour la pertinence, la brièveté prime. Si internet avait démultiplié les espaces de publication, la capacité d'attention des internautes allait, elle, en s'amenuisant. Les freins de la rame crissent, les portes s'ouvrent. Les sortants doivent forcer le passage pour écarter les trop pressés, un pied déjà au-delà du seuil ; une femme peste contre son voisin qui, du tac au tac, la traite de grosse conne. Orna se désole que chaque contrariété devienne prétexte à une explosion de haine. Des batailles pour de petits coins d'espace, pour de minuscules priorités, chacun s'imaginant floué, flouté en permanence. Une espèce de névrose collective, pense Orna au moment où se faufile devant elle une fille qui s'affale sur le siège qu'elle a repéré. Chacun feignant d'être seul finissait par l'être. Des corps et des corps côte à côte auxquels leur désintérêt mutuel donnait l'allure de spectres. Et Orna est pareille.

L'entrée dans le tunnel fait apparaître le reflet de son visage sur la vitre. Elle a oublié de se maquiller ; la lutte contre les marques de l'âge est chez elle une affaire ambiguë. Vous avez des cheveux blancs, avait constaté la dernière fois sa coiffeuse, avec une pointe de dégoût, lui assénant un coup de vieux. Elle avait haussé les épaules tandis que la pimpante parfumée lui recommandait une teinture. Ça leur redonnera aussi du volume. Ah le volume, une femme pouvait-elle ne pas en rêver ! Chevelure, lèvres, seins, que tout cela soit gonflé, charnu, pulpeux. Elle a oublié d'appeler Genisson d'ailleurs, trois mois qu'elle oublie, symptomatique à ce stade, elle a tort de laisser traîner, non pas qu'elle ait très envie d'aller se faire écraser les seins entre deux plaques de plastique, mais elle prend un risque en repoussant sans cesse l'examen. Sans doute changer de gynécologue l'aiderait, le Dr Pavel l'avait suggéré à sa manière, mais elle se sent à l'aise avec Genisson, comme s'il était le seul rescapé de ce désir

de famille qu'elle n'avait pas réussi à concrétiser ; le dernier lien, celui qui l'empêche de céder à l'impression que sa relation avec Oscar ne fut que perte.

Le panneau Odéon vient de traverser son champ de vision. La rame stoppe, son corps vacille. Descendre, s'extraire de cette gelée humaine pour se retrouver enfin sur le quai, filer comme les autres vers les escaliers ; vite, surtout ne pas se demander où Oscar se trouve, qui ne doit plus rester qu'un prénom, une chimère tombée le long de sa route.

La femme devant s'est retournée brusquement au bas des marches, braquant son regard furibond sur Orna qui tente de l'éviter tandis que, derrière, on peste, on pousse, mais l'autre se décale, lui barre le passage de son frêle mètre soixante poids plume. Orna ne veut pas prendre le risque de renverser cette petite bonne femme aux cheveux gris qui semble l'avoir prise en grippe. Rendez-moi mon téléphone ! Orna entend les mots, se retourne vaguement puis fait un pas de côté mais l'autre se décale en même temps. Vous, oui, vous allez me rendre mon téléphone. La voix est perçante, tendue comme une arme. Qu'est-ce que vous racontez ? Orna se défend mais elle ne sait pas contre quoi. L'autre lève et abaisse la tête comme une perdrix affolée, farfouillant dans son sac avec un staccato d'il-n'y-est-plus, avant de balancer à la face d'Orna, c'est vous qui l'avez volé !

Orna réalise qu'elle n'a jamais été traitée de voleuse, et l'accusation, bien qu'elle soit consciente de son absurdité, lui fait l'effet d'une claque. Quelque chose en elle se rebiffe. Vous dites n'importe quoi. Montrez-moi votre sac, ordonne la femme avec assurance. Des gens se sont arrêtés pour les observer. Je ne vous laisserai pas partir, montrez-moi votre sac ! Comment le monde est-il devenu si buté ? La femme n'est que panique. Orna s'imagine la pousser, user de sa taille et de sa force pour se débarrasser de cette vieille furie, ne sachant comment lui rendre la raison. Je n'ai rien fait, vous délirez. Son ton est sec mais c'est surtout par son regard qu'elle doit imposer son honnêteté. L'autre doute, un instant dont profite Orna pour filer sans se retourner, prête à entendre derrière elle un cri.

Elle ne le voit pas, il n'est pas là, elle est pourtant en retard. Toutes les tables de la terrasse ne sont pas occupées, un homme, une femme, chacun seul, un couple, des copines, leurs visages colorés par la douce lumière filtrant à travers la toile orangée du store, un hâle d'été. Elle choisit la table en bout de rangée, s'installe, consulte son portable, s'étonne de ne pas y trouver de message. Ils ne se sont pas vus depuis un mois. C'est beaucoup sans doute pour des gens qui habitent dans la même ville, c'est sa faute aussi, à force de se sentir responsable de lui. Lors de leurs entrevues venait toujours un moment où la gagnait l'impression qu'il attentait trop d'elle bien qu'il ne lui demandât jamais rien. Elle se mettait alors à osciller entre résistance et culpabilité.

Jeune pourtant, ces tête-à-tête lui avaient manqué, à un point tel qu'elle ne s'était pas autorisée à le penser jusqu'à ce que le Dr Pavel aille ficher l'une de ses questions acérées en ce point précis d'oubli. Au serveur qui s'enquiert de sa commande, elle dit attendre quelqu'un.

D'habitude, elle préfère l'intérieur de la brasserie à la bande de bitume exposée à la cacophonie du dehors qui porte le nom pompeux de terrasse. Les lambris de bois ocre, les banquettes en cuir rouge, les appliques en porcelaine rétro, les miroirs, le bar en zinc sont le décor idéal pour une escapade hors du temps. Les grappes de raisin en verre, qui font office d'appliques, avec leurs grains vieux rose, lui plaisent particulièrement. La salle est fraîche, vide, arpentée seulement par les deux serveurs qui font la navette dedans-dehors, plateaux aimantés à leur paume pour démonstration d'habileté.

Comme elle se dirige vers les toilettes, elle aperçoit le sommet d'un crâne au-dessus d'un des paravents, dans un recoin de la salle, cheveux fins, peignés sur le devant bien que clairsemés, teints en un gris trop argenté. Elle revient sur ses pas, s'approche. Il ne l'a pas vue, penché stylo à la main sur les pages d'un livre dont il a marqué les marges de mots et de traits. Quelques instants, elle observe cet homme qui pourrait être n'importe qui, un vieux type quelconque et invisible, mais dont chaque élément de la physionomie a le pouvoir de ressusciter en elle une impression, un souvenir. Vous attendez quelqu'un ? Il sourit,

déploie son long corps au-dessus de la table pour l'embrasser. Tu ne voulais pas te mettre dehors ? Trop chaud. Je m'y étais installée… Le disant, elle sait que c'est elle qui va devoir rentrer.

Ils ont commandé, elle une salade, lui un steak frites saignant. Par cette chaleur, manger de la viande lui donnerait la nausée. Comment ce mot, *saignant*, pouvait-il mettre quiconque en appétit ? Lui a toujours aimé la barbaque, la chair fraîche et rouge, dévoreur, carnivore. Il porte une chemise bleutée claire, manches retroussées, jamais de manches courtes, proscrites, ça fait… Ça fait quoi, demandait Ruth, puis plus tard Orna. Je n'aime pas c'est tout, concluait-il, à défaut de trouver l'adjectif approprié.

Le père était un bâtisseur, il avait construit des barrages et des ponts, spécialiste de l'hydraulique, un chef de projet organisé et efficace, avide rationnel, pour qui aucun phénomène n'allait sans explication. Le monde matériel était régi par des lois comme devait l'être implacablement le monde des hommes, dont la probité et le courage étaient seuls gages de virilité. Il croyait en l'honneur comme tuteur de l'existence, adepte fervent de la laïcité et de la connaissance scientifique comme forces essentielles de progrès, n'accordait aucun crédit aux entourloupes de la psyché. Un pro de la planification et de la maîtrise des matériaux, allergique à l'accidentel. Des comme lui, on n'en fait plus, pensait souvent Orna. Des hommes qui ne pouvaient envisager faire défaut à leurs engagements, se dérober à leurs devoirs patriotiques ou familiaux. Les types aujourd'hui, ils n'ont plus de couilles ; avec l'âge, c'était devenu son motto. Si elle lui avait dit que "t'as du clito" était l'expression à la mode, il s'en serait étranglé. Avec les hommes politiques surtout, les soi-disant "décideurs", il se montrait sans pitié : leur manque de résolution le rendait fou. Il faut savoir fixer un cap et le tenir, sinon c'est la merde ! En revanche, il avait un respect inconditionnel pour ceux qui découvraient, développaient, entreprenaient, contribuaient à ce bien commun auquel il croyait avec ferveur et que chacun, selon lui, portait la responsabilité de défendre. Que n'importe qui déroge à ce principe, vieux comme jeunes, délinquants comme nantis, et il était le premier à le leur faire remarquer.

Tu es élégante. Elle ne l'est pas, elle porte un jeans, un chemisier uni et froissé, mais c'est sa manière feutrée de lui dire qu'elle est jolie. Elle sourit. Un jour, elle ne pourrait plus être assise en face de lui. Chaque fois qu'ils se voyaient maintenant, elle y pensait. Un déjeuner ordinaire deviendrait une rencontre impossible, fabuleuse, une espèce de rêve déliquescent, comme cela avait été le cas avec sa mère qui *était partie la première*. Encore aujourd'hui, quand le silence s'appesantit entre eux, il arrive que la question vienne s'échouer au bord de sa conscience, et si l'inverse ? Quelques instants, elle se laisse aller à imaginer ces heures avec sa mère sans plus de père, leur complicité renforcée par cette veuve solitude. Avec elle, les choses auraient été plus faciles, elle en est convaincue bien qu'elle ait honte de pratiquer mentalement cette inversion, comme si elle révélait une préférence. Quelques années après le décès de Ruth, elle l'entendait encore intervenir dans leurs conversations familiales, tant elle savait ce que sa mère aurait dit et comment. Puis de moins en moins jusqu'au jour où elle dut admettre qu'à son oreille, le son de sa voix avait dorénavant disparu.

Tu as travaillé cet après-midi ? On est jeudi papa. Il hoche la tête, tandis qu'elle remarque ce qu'il lit. *Sur les épaules des géants*, Stephen Hawking. C'est bien ? Cinq textes qui ont révolutionné la physique et l'astronomie, il y a de quoi. Je suis sûre que ce sont des textes écrits par des hommes… Il méprisait ce genre de remarques qu'il apparentait à une simplification féministe bornée : si les femmes avaient eu accès tardivement aux mêmes droits et opportunités que les hommes, c'était le résultat de multiples facteurs, non celui d'un pouvoir masculin volontairement opprimant. Tu as des nouvelles de ta sœur ? Et des miennes, du tac au tac, elle a les trois mots en tête qu'elle doit chasser en les jugeant d'une jalousie puérile. Je ne suis pas sûre que Dubaï lui plaise. Le seul défaut de ta sœur est de n'être jamais satisfaite… Le seul ?

Petite, elle avait un jour demandé à sa mère si un parent pouvait avoir une préférence pour l'un de ses enfants ; à sa touchante question, Ruth avait rétorqué, en bonne mère, bien sûr que non. Il les aime tous, peut-être différemment, mais tous autant. Le décret maternel avait dissous son interrogation, laissant à Orna

la possibilité de croire que la notion de préférence ne s'appliquait jamais entre parents et enfants. Elle avait moins prêté attention au fait que la curiosité de son père était souvent plus vive, plus soutenue à l'égard de sa sœur. Puis grandissant, cet écart lui était devenu égal, occupée qu'elle était à chercher le chemin de ses ambitions jusqu'à ce que, vingt ans plus tard, après le décès de Ruth, elle se prête de nouveau à ce genre de petites observations pénibles. Pour s'y soustraire, Orna, avec l'aide du Dr Pavel, réussit à conclure que son père préférait bel et bien sa sœur ; elle n'affabulait pas mais elle n'y pouvait rien. Elle parvint même à établir qu'il existait entre eux deux des similarités de goût, de jugements, des points d'accord qui stimulaient l'appréciation de son père pour Sélène. Comme lui, elle avait choisi des études scientifiques, avait la fibre pédagogique. Comme lui, elle pensait que la réussite se méritait et que le pouvoir de décision était la plus grande des forces. Pas Orna. Qui se laissait hypnotiser par le flottement, par les zones grises, par les précipices entre les explications. Encore aujourd'hui, malgré tout.

Il met plus de temps qu'auparavant pour manger. Il mâche avec précaution, lui qui pouvait engloutir sa part de dîner en trois coups de fourchette, au grand désespoir de Ruth qui brandissait la menace de l'ulcère. Coupe-les au moins, une mère réprimandant son gamin, Orna détestait entendre son père ainsi abêti. Pourquoi la ville ne lui plaît pas ? Ça manque de nature. Elle croyait partir à Fontainebleau… et elle va renoncer à cause de ça ? Aucune idée, papa. Son père s'est mis à fixer du regard quelque chose au-dessus de sa tête qu'elle découvre être, se retournant, une petite vitrine en laiton où sont exposés des tire-bouchons de toutes sortes. C'est pas mal leur machin… au fait, j'ai croisé Bernard, près d'ici, en venant. Le prénom ne dit rien à Orna. Le mari de Sophie. Celui-ci non plus. Sophie, votre ancienne gardienne ! Il ne dit pas nounou, ni baby-sitter, mais gardienne, remarque Orna, encore persuadée qu'il se trompe tant l'évocation de ces prénoms la laisse indifférente, jusqu'au moment où une porte s'ouvre sur l'entrée d'un appartement au sol carrelé, beige.

Elle voit les jambes nues d'une femme vêtue d'une perpétuelle jupe en jeans, cheveux très courts, yeux globuleux et des

incisives bizarrement allongées. Elle se souvient de Sophie, du sentiment diffus de crainte qu'elle lui inspirait, de ses grands gestes affectueux, de l'odeur âcre de sa chambre où Sélène et elle s'endormaient parfois, et dont l'un des murs était entièrement tapissé d'une photographie géante, une plage avec palmiers. Elle va bien ? Son père repose sa fourchette avant même qu'elle n'ait atteint sa bouche. Elle est morte, Orna, tu sais. Comme il était étrange d'apprendre la mort d'une personne que l'on avait connue enfant mais jamais revue depuis lors. De cette mort, aussi irréelle que celle d'un personnage, Orna se désole, presque par déduction. Elle est morte quand ? Son père fronce les sourcils, la regarde comme s'il voulait déceler un piège dans sa question puis il baisse les yeux, avale une gorgée d'eau.

Orna, Sophie est morte en 1976 et tu es censée le savoir. En 1976, elle avait six ans, on avait dû le lui dire, elle avait oublié. C'est un peu étonnant mais pas si bizarre, étant donné son âge, le temps écoulé, et ne justifie pas que son père adopte un air si contrit. Orna, tu étais là… Elle pense à l'enterrement, tente de se rappeler un vaste cimetière, le passage lent d'un corbillard ou une procession de gens en noir tout autour d'elle, mais n'y parvient pas. Sophie est morte d'une crise cardiaque pendant qu'elle vous gardait… La gardienne morte en gardant c'est bête, pense bêtement Orna alors qu'elle a l'impression que les murs de la pièce s'éloignent, à moins que ce ne soit son propre corps qui se dilate, tandis qu'elle se demande si elle doit poser la question qui lui fend le thorax. Tu veux dire qu'on était avec elle, on est restées là… combien de temps ? Je ne sais pas. Après que les pompiers eurent défoncé la porte du logement, Henri avait trouvé Sélène dormant à poings fermés dans la chambre de Sophie. Et moi ? Elle regarde ses lèvres fines se pincer, il hésite. Tu étais dans le salon, tu jouais à côté. À côté d'elle… j'ai joué à côté d'un cadavre et je ne m'en souviens pas ! Que le Dr Pavel se régalerait. Est-ce que quelqu'un n'aurait pas pu lui raconter avant ? À titre d'observateur privilégié de son enfance, son père était seul détenteur de certaines parties du puzzle : il aurait dû s'assurer que les plus grosses pièces ne lui manquaient pas.

Allure décontractée bien que professionnelle, le serveur les regarde tour à tour. Son père approuve et les mains épaisses et véloces soulèvent et empilent. Il propose un dessert, elle secoue la tête, juste un café, deux, bon, c'est de l'histoire ancienne, tu vas bien ? Qu'elle aurait aimé être dotée de la même aptitude à envoyer valser loin de soi tout moment douloureux comme s'il n'y avait rien à en dire, à en redire, à en tirer, aucune signification, aucune leçon, comme si chaque malheur n'était que malencontreux incident. Pour Orna, il va de soi qu'ils devraient être en train de discuter de ce pour quoi plus jamais ensuite Sophie ou "l'accident cardiaque" n'avaient été mentionnés par ses parents, mais cette idée n'effleure pas même son père. Ça va, je crois.

Mais son intonation ne doit pas être assez persuasive car Henri la regarde avec une sollicitude inaccoutumée. Je suis fatiguée, pas fatiguée, démotivée peut-être. À peine a-t-elle prononcé le mot qu'elle le regrette, l'un de ces termes-taches dont son père ne conçoit pas qu'ils s'appliquent à ses filles, comme fainéant ou indécis. Henri va lui prodiguer conseils et avertissements avant qu'elle ait fini d'exposer ce qui n'est pas même très clair pour elle. Mais il se tait et elle lui en sait gré. Lentement, il verse le sachet de sucre en poudre dans sa tasse, touille, la regarde de nouveau d'une façon qui lui donne l'impression qu'un basculement s'est opéré. Il ose être l'ami avant le père.

Je n'ai jamais rien défendu… Elle l'a dit, parvenant enfin à formuler l'impression qui la gêne depuis la veille, à s'avouer ce qui lui apparaît comme une insuffisance grave. Je ne crois pas qu'une carrière dans l'armée aurait été pour toi ! Henri préfère saisir ses aveux avec dérision pour éviter de s'en mettre plein les doigts. Empathie et apitoiement ont le même sens pour lui. Orna ne parle pas de ce genre de défense, il le sait, elle parle d'une conviction, d'une cause pour laquelle elle aurait donné énergie et temps, qui aurait orienté sa vie, qui l'avait été, schématiquement et si l'on voulait être honnête, par des semi-ambitions et des rêves gentils d'union idyllique. Certes elle avait manifesté contre la réforme de l'enseignement en 1995, contre l'élection de Jean-Marie Le Pen en 2002, contre la guerre en Irak en 2003, contre le CPE en 2006, pour le mariage homosexuel en 2013 et pour *Charlie Hebdo* quelques mois plus tôt,

soit mais après ? À la lutte sporadique, elle avait préféré le compromis permanent. Tu n'as rien défendu parce que tu n'as pas assez souffert…

À ce qui n'est pas du cynisme mais un avis sincère, elle a d'abord envie de répliquer qu'elle a eu sa dose, merci. Mais il ne parle pas de cette souffrance-là et il a raison. Elle n'a pas assez souffert du système auquel elle appartient pour que l'engagement politique ne soit plus un sujet de conversation, une question rhétorique, un remède à l'opulence, mais la seule voie possible d'existence. Mener une lutte qui dépasse le périmètre de ses servitudes intérieures, de ses bobos amoureux, de son présent, ne lui a jamais été indispensable. Que certains déséquilibres sociaux soient intolérables n'est qu'un ressenti bref, jamais une colère dévorante. À moins qu'elle n'ait été convaincue dès le départ de son impuissance à changer quoi que ce soit.

Et le journalisme ? Le journalisme avait été un engagement politique certes, sa façon de contribuer à une plus juste représentation du monde, de faire rempart aux préjugés, longtemps, tant qu'elle avait cru que rendre compte des agissements des États responsabilisait leurs dirigeants. Tu parles comme si le journalisme était inutile… S'il a une utilité, elle ne sait plus exactement laquelle, tout du moins n'a-t-elle pas les preuves que, sans organes médiatiques, le monde irait plus mal. L'information est un pouvoir, tu ne peux pas le nier. Tout dépendait de la teneur et du mode de divulgation de ces "informations", et surtout, des moyens d'action. Tu as déjà vu quelqu'un regarder un journal télévisé et se dire, tiens, je dois absolument faire quelque chose ? Ainsi, progressivement, le journalisme avait cessé d'être sa lutte pour devenir son gagne-pain. Ce qu'elle pratique au quotidien n'est, de toute façon, plus qu'une forme mutante de journalisme.

On ne peut pas tout le temps lutter, Orna. Pragmatique, comme toujours ; les grandes révoltes, celles qui renversaient en un même mouvement les hiérarchies, les croyances et les impératifs étaient rares. Rares et peut-être même dorénavant impossibles. Orna ne voyait pas comment en effet, dans un monde où chacun se prenait pour centre d'adhésion, vénérait la liberté financière plus que nulle autre, carburait à la gratification individuelle

et aux satisfactions rapides, une action longue, collective, bénévole s'organiserait.

Sans même parler de changer le monde, secourir les plus démunis ne m'a jamais trop préoccupé ! Comme son père, elle donnait du fric, régulièrement, à des associations caritatives et se disait que c'était déjà ça. Elle mettait la main à la poche pour ne pas la mettre à la pâte. Moi, je crois aux petites luttes, pour la protection des acquis, si tu vois ton voisin battre sa femme, ton chef maltraiter ses subalternes, tu te dois de l'ouvrir. Henri l'avait ouverte tout au long de sa vie, estimant répondre à un devoir citoyen, au point d'acquérir une solide réputation d'emmerdeur. Et si tu perds ton boulot… Eh bien tant pis ! Facile à dire lorsque l'on touchait une retraite solide et possédait un appartement de quatre-vingts mètres carrés dans Paris. Par la peur, on tient n'importe qui, Orna. Par le fric aussi… Tu sais combien je gagnais quand j'étais pigiste, le Smic.

Donner à entendre les abus et les injustices, c'est ce qu'elle voulait faire alors, choisissant seule ses destinations et ses sujets, ayant la conviction d'accomplir une mission quand bien même n'arrivait-elle pas à vendre ses reportages. Puis la Radio lui avait offert un CDI, comme chroniqueuse à la rédaction internationale. Elle voulait se stabiliser, songeait à avoir des gosses ; le salaire et le poste étaient très corrects, le travail confortable : il s'agissait surtout d'acquérir une certaine expertise, de condenser ses lectures sous une forme digeste. Quatre ou cinq fois par an, elle était envoyée en reportage, puis moins avec les réductions budgétaires. Enfin elle fut licenciée. Tu crois que tu aurais pu rester pigiste toute ta vie, franchement ? Pour Henri, il était clair que sa fille méritait mieux.

Un homme s'est approché de leur table, tignasse et pupilles sombres, un sourire qui passerait pour authentique si ne clignotait autour de lui une guirlande de gadgets colorés, porte-clés, sifflets, babioles et breloques en tout genre, pendus à ses bras et son cou. L'homme répète à l'envi *two eurrros*, avec un sourire sans faille. Son père secoue la tête, les yeux baissés ; en face de lui, il y a un étranger pauvre, venu d'un pays lointain envers lequel il n'éprouve aucun devoir. Elle cherche dans son porte-monnaie